

dont elle admirait les poètes et les musiciens. Souvent, je l'ai entendue la parler avec ses amis mais, étrangement, elle ne l'a pas enseignée à ses enfants. Cette langue était son secret, son refuge, sa chambre à elle. Il me semblait, quand elle s'exprimait dans cette langue, qu'elle était une tout autre personne. Ses gestes, ses intonations, sa façon de rire étaient différents et cela excitait ma jalousie. Ma grand-mère avait une autre vie, dont j'étais exclue et à laquelle je ne comprenais rien. Enfin, il y avait l'espagnol, la langue de l'été et de la mer lorsque nous allions sur la côte méditerranéenne avec mes parents. Dans cette ancienne colonie espagnole, on supportait le Real Madrid ou le Barça, on mangeait des tapas à la marocaine, on allait acheter notre pain à la *panadería*. Dans *La langue sauvée*, l'écrivain bulgare Elias Canetti raconte son enfance. « Il y était souvent question de langues, on en parlait sept ou huit différentes rien que dans notre ville. Chacun faisait le compte des langues qu'il connaissait, il était on ne peut plus important d'en posséder un grand nombre. Cela pouvait vous

sauver la vie ou sauver la vie d'autres gens. » Oui, parler une langue étrangère était un super-pouvoir et je ne compte pas le nombre d'anecdotes où ma grand-mère racontait que le fait de parler l'arabe ou l'allemand lui avait permis de se sortir de situations dangereuses.

Puis ce paradis multilingue s'est fracturé et j'ai compris, en grandissant, que je vivais dans un monde traversé par des frontières, entre les classes sociales et entre les langues. J'étudiais au lycée Descartes – comme Mia, personnage de mon dernier roman, *J'emporterai le feu* –, une enclave où une élite élevée à la mode étrangère, dans une langue étrangère, se reproduisait et, totalement dissociée du pays où elle vivait, pourrait dominer sans mauvaise conscience. La langue française a alors tout dominé, cette langue d'une culture et d'une littérature dites « majeures ». C'est aussi dans ce lycée qu'on m'a enseigné l'arabe classique. Certains professeurs nous faisaient réciter le Coran et, plutôt que de nous parler de littérature, de poésie, du pouvoir des mots, ils nous répétaient que la

langue arabe était sacrée et que nous ne pouvions pas en faire ce que nous voulions. Sans le comprendre, nous étions pris dans des rapports de pouvoir. L'enseignement de l'arabe était dévalorisé, les professeurs moqués et nos parents semblaient ne pas s'inquiéter de nos mauvaises notes dans cette matière tant que nous réussissions en mathématiques. Au contraire, la langue française était associée au pouvoir et à la réussite. Le français, c'était la langue des riches, une langue de l'entre-soi que la bourgeoisie aimait à utiliser comme des parents qui parlent une langue étrangère devant leurs enfants pour qu'ils ne les comprennent pas. D'ailleurs, je ne mesurais pas encore à quel point le choix de ma grand-mère d'apprendre l'arabe était exceptionnel. À l'époque où j'étais adolescente, la plupart des étrangers qui vivaient au Maroc, parfois depuis vingt ou trente ans, étaient incapables de s'exprimer en arabe. Ils disaient que ça n'était pas la peine de se donner du mal, que « tout le monde parlait français » et puis que « l'arabe c'était trop compliqué ». Derrière les portes des salles de classe j'ai sans doute

continué, pendant un temps, à rêver à « *el bela, el bela* », mais déjà le monde conspirait à me domestiquer et les frontières commençaient à jeter leur ombre sur mon existence.

Si je ne parlais pas l'arabe, pouvais-je être pleinement marocaine ? Pouvais-je appartenir à mon propre pays et y trouver ma place ? Le philosophe Emmanuel Levinas raconte que, face à l'avancée des Allemands, sa famille, juive de Lituanie, a été poussée sur les routes de l'exil. Dès lors, le jeune Levinas comprend que son existence peut sans cesse basculer mais, dans ce désordre et cette errance, son père se souciera toujours de trouver, partout où ils sont, un professeur d'hébreu. C'était pour lui « l'élément premier du confort ». Cette idée de la langue comme refuge, comme mémoire qui traverse le temps et l'espace, point d'ancrage dans l'errance, on la retrouve chez Canetti, le bulgare d'origine espagnole séfaraïte. « L'espagnol qu'ils parlaient entre eux était pratiquement le même que celui qu'ils parlaient des siècles auparavant, quand on les avait chassés de